

J'entends dans la nuit son rire jeune et sain. Baldris est un grand garçon robuste, fort, d'esprit ferme, à la face souriante et joviale, aux yeux glauques et rieurs. Son aspect inspire confiance. C'est l'incarnation de ces jeunes combattants qui ne connaissent pas de milieu, regardent le danger face à face, qui vont à la lutte et à la mort en blaguant et se moquant des balles ennemies. C'est le symbole de notre invincible jeunesse prolétarienne.

Un bombardement de nuit

Nous allons dormir à l'Hotel Suisse, dans la rue de Hortaleza, au coin de la Gran Via, pas loin de l'immense tour de la Téléphonie. Ils nous donnent des habitations au quatrième étage. Celui qui nous conduit nous avertit:

—Si vous entendez les avions, descendez à la cave. Ne laissez aucune lumière allumée. Faites attention!

—Ami, on ne meurt qu'une fois, lui répond un de mes compagnons.

Je m'étends avec l'intention de ne pas bouger du lit de toute la nuit.

Vers deux heures et demi, quelques voix me réveillent dans la chambre contiguë. J'entends, loin encore, le bruit des moteurs d'avions. Le bruit augmente chaque seconde. Il s'approche de moi. C'est un bourdonnement qui pénètre dans le cerveau. Tout de suite deux explosions. Après, le bruit s'éloigne rapidement. Ils sont déjà passés. Reviendront-ils?

On frappe violemment à ma porte.

—Lève-toi vite! A la cave!

J'entends des pas qui s'éloignent rapidement. Un silence de quelques instants. Je commence à m'habiller dans l'obscurité. Je n'ai pas encore terminé que je recommence à percevoir le bruit des fatidiques moteurs. Ils approchent de nouveau de l'hôtel. Déjà ils doivent être en train de passer au-dessus de ma tête. Et s'il laissait tomber une bombe en ce moment? Je reste debout au milieu de ma chambre, attendant... De nouveau une terrible explosion. Les vitres de l'hôtel sautent en mille morceaux. Les murs ont tremblé comme si toute la maison allait s'effondrer. Le bruit des avions s'éloigne de nouveau. Où a eu lieu l'explosion?

Je sors sur le palier. Il n'y a personne. Dans l'obscurité, à tâtons je cherche la porte de sortie. Je descends les quatre étages de l'hôtel. Je distingue une faible lueur. Elle vient de la cave. Je descends. Il y a beaucoup de monde. Il y a plusieurs personnes étendues sur des matelas. Une voix de femme:

—Les bandits! Les canailles! Que la foudre les extermine! Ce n'est plus une vie.

Un long silence. Arrive un camarade de la rue, disant qu'une des bombes a explosé dans la rue voisine, la rue Fuenarral, et une autre dans la Gran Via, sur la façade des Etablissements Rodriguez. Heureusement, on croit qu'il n'y a pas eu de victimes.



Les fronts de Madrid

La matinée suivante, avec Baldris, Julio Granell et d'autres camarades, je visite les fronts. En premier lieu, le front appelé front du Tage; sur la route d'Andalousie. Du côté de la place Legazpi et du Pont de la Princesse, par où les fascistes tentèrent d'entrer la première fois, il y a plusieurs maisons détruites par la mitraille et d'énormes trous d'obus dans le sol. Le front est assez loin. Des camions remplis de miliciens passent constamment. Les maisons ont été évacuées. Dans une cantine, il y a quelques miliciens. Nous parvenons à la première ligne de tranchées. Un capitaine et un lieutenant accourent. Nous parlons avec la plus franche camaraderie. Le lieutenant a un accent andalou marqué. C'est un ancien banderillo.

—Au diable les taureaux et les banderilles! La guerre est bien plus intéressante. Maintenant nous faisons la révolution. Il nous montre une colline. Les fascistes sont derrière. Mais sur ce front, ils font à peine feu. Je le questionne:

—Tu crois qu'ils passeront les fascistes?

—Qu'ils passeront? S'ils passent, je me coupe le cou!

Nous nous séparons d'eux par une forte poignée de mains. Nous nous dirigeons vers le Pont de Tolède; par où les fascistes tentèrent aussi d'entrer. Les maisons de la Glorieta de las Piramidas, à l'entrée du Pont, sont à moitié détruites. Le Pont est coupé de gros parapets. Nous les traversons. Nous sommes à Carabanchel. Ce quartier populaire de Madrid a été évacué. Derrière les parapets, il y a beaucoup de miliciens armés. Je distingue, non loin de là, un tank. Les fascistes, selon ce que nous dit un milicien, sont à plus de un kilomètre, presque à un kilomètre et demi. Nous pouvons avancer, pas par la rue, ce qui est dangereux, mais à travers des maisons abandonnées. Ce que nous faisons. Les maisons communiquent entre elles au moyen de grandes ouvertures faites dans les murs. Nous avançons de maison en maison. Dans chacune d'elles nous trouvons des miliciens, qui nous saluent levant le poing.

—Croyez-vous qu'ils entreront, camarades?

—Qu'ils entrent et ils verront. D'abord ils devraient nous tuer tous.

Nous recevons la même réponse partout et quelques temps après au Pont de Ségoviá. Nous allons vers la gare du Nord qui est à moitié en ruines. Par là, en face, à la Casa del Campo, on infligea une grande défaite aux Maures, il y a quelques jours. Ils eurent de grandes pertes. Ce fut une grande défaite pour les fascistes. La première grande défaite aux portes de Madrid. On ne nous permet pas de nous approcher vers le fameux pont des Français, qui se trouve à un kilomètre ou un kilomètre et demi de là. Le crépitement des mitrailleuses arrive jusqu'à nous et, de temps en temps, le bruit du canon. On est en train de déloger l'ennemi de l'Hôpital et de la maison Velasquez, qui est détruite. Non seulement nos miliciens résistent, mais ils attaquent. Nous avons des victimes, mais les victimes des fascistes sont trois fois plus importantes.

Ils n'entreront pas! Les fascistes n'entreront pas à Madrid! Madrid sera effectivement la tombe du fascisme. Les miliciens

(Suite page 8)



Les caractères de la guerre en Espagne

Nos camarades de France n'ont pu connaître que par des reportages fragmentaires les conditions de la lutte sur les différents fronts de la guerre civile en Espagne. Le combat qui a lieu actuellement sur la péninsule ibérique a perdu depuis longtemps la forme d'une guerre civile, suivant la signification habituelle de ce terme. Il s'agit d'une guerre entre le prolétariat et les mercenaires fascistes, défenseurs de la domination capitaliste. Seuls les petits-bourgeois et leurs soutiens de l'étranger peuvent tenter de faire croire que la «nation» espagnole est «déchirée» en deux par la «trahison» de généraux ayant vendu leur «patrie» à l'étranger. Nous avons eu maintes fois l'occasion d'expliquer que, loin d'assister en Espagne à une lutte entre la démocratie et le fascisme —le motif permanent des discours de la Pasionaria—, nous sommes en présence d'une lutte à mort entre le socialisme et le capitalisme.

Aujourd'hui, dans la guerre actuelle le prolétariat espagnol, d'une part, reçoit l'aide du Mexique, de l'U. R. S. S. et du prolétariat international; le capitalisme espagnol, d'autre part, est soutenu par le capitalisme international et principalement par son avant-garde, celle qui y a un intérêt direct, l'Allemagne jointe à l'Italie. Est-ce à dire, cependant, que cette guerre a toujours revêtu les caractères d'une véritable guerre? Certains récits ont parlé de la prolongation des combats de rue sur les fronts de bataille. D'autres, lui donnent le visage d'une guerre moderne mettant en oeuvre les moyens belliqueux les plus destructeurs.

La vérité ne réside ni dans le premier aspect, ni dans le second. C'est assez lentement que par l'augmentation des effectifs, la militarisation, le perfectionnement des armements, la guerre s'est installée en maître sur l'Espagne. L'amélioration des capacités guerrières se rencontre beaucoup plus de notre côté —du côté prolétarien— parce que nous disposons d'une grande réserve d'hommes et de grandes possibilités d'initiative de la base au sommet. Les rebelles, eux, ne disposent que de peu d'hommes, leur matériel est mis en marche par des soldats étrangers et leur incapacité militaire reste notoire.

Il nous est beaucoup plus facile de parler des qualités guerrières des milices et de leur défauts d'il y a deux mois, maintenant que de grands progrès ont été réalisés dans leur organisation.

Pour juger des méthodes de combat des miliciens espagnols, il faut toujours se souvenir que le capitalisme espagnol n'a pas participé à la guerre de 1914-18 en qualité de belligérant. Les enseignements qu'en ont tirés les Etats-Majors des autres pays sont restés inconnus en Espagne. L'armée espagnole était une armée du temps de paix, sans discipline et sans hommes. Les sentiments antimilitaristes d'une grande partie de la classe ouvrière l'avaient portée à se refuser à tout service militaire. L'armée était dépourvue d'armes modernes, de munitions, d'artillerie lourde, de chars de combats, d'aviation efficace. Les généraux, fort heureusement, n'avaient qu'une expérience de coupeurs de têtes de marocains et de policiers.

Lorsque la lutte du 19 juillet a éclaté à Barcelone, à Valence, à Madrid, le prolétariat s'est lancé dans la rue avec sa foi et son enthousiasme. Il a saisi les armes qu'il a trouvées et par son énergie et sa science innée de la guerrilla, il a vaincu les fascistes espagnols, les obligeant à se retrancher dans les places-fortes militaires.

Mais toute cette expérience de combats de rue, de guerrillas, d'opérations de contrôle et de surveillance des agglomérations urbaines et des voies de communication ne pouvait être que d'un faible secours lorsque la guerre se déroulait en rase campagne. C'est cependant avec de tels procédés que la lutte fut menée au début devant Saragosse et Huesca.

Les miliciens se sont battus dans les plaines et les montagnes sans abris, derrière les talus des routes, retranchés dans les fermes. Ou bien ils ont utilisé des parapets formés de sacs de terre ou de pierres. Ces semblants de protection devinrent

vite périlleux en face d'un adversaire mettant en jeu l'aviation ou l'artillerie, car l'absence d'abris multipliait les pertes.

Le commandement militaire, quand il voulut apprendre au combattant à se protéger, se heurta à une certaine indolence du milicien («on monte le garde et il faut aussi creuser des tranchées?») et surtout aux sentiments chevaleresques des espagnols pour lesquels la lutte doit avoir lieu face à face, mais non contre un ennemi invisible.

Mais sous l'effet des résultats meurtriers que donnèrent des attaques mal calculées et grâce aux conseils prodigués avec insistance par les soldats ayant combattu pendant la guerre de 1914, on reconnut bientôt le bénéfice de la protection par les tranchées. Encore ces tranchées, creusées par les combattants ou par des fascistes prisonniers sont elles souvent mal établies. Pour prouver ce que nous avançons, il nous suffira de dire que Barcelone est couverte, en ce moment, d'images d'Epinal, montrant, sous une forme primitive, comment on doit établir une tranchée, un nid de mitrailleuse, etc. Ludwig Renn fit également publier dans la presse espagnole une série de préceptes élémentaires des combats d'infanterie.

Au point de vue de la stratégie du début de la guerre, on a signalé en son temps cette tactique primitive qui consistait à contrôler les routes principales qui traversaient les lieux de combat, en établissant des fronts perpendiculaires à la route, à droite et à gauche. Du fait qu'au commencement on disposait de peu d'hommes, cette tactique provoquait les surprises les plus inattendues. Il était possible de s'infiltrer dans les lignes ennemies, d'un côté comme de l'autre. Des journalistes et des miliciens furent victimes de cette mésaventure, traversant les lignes sans s'en apercevoir, ou étant surpris à l'arrière du front par des adversaires qui, audacieusement, empruntaient des chemins vicinaux.

Par suite de l'activité indépendante des milices, il y eut très souvent un nombre insuffisant de combattants sur certains secteurs. La jonction pendant longtemps ne fut pas établie entre deux colonnes voisines mais dépendantes d'organisation différentes. Ces «trous», permirent quelquefois à l'ennemi d'encercler par surprise tout un campement.

Ajoutons encore que les ouvriers et les paysans durent apprendre à connaître l'efficacité maximum des armes qu'ils avaient en mains. Ils gaspillent les munitions, tirant la nuit sur des objectifs invisibles ou bien de jour sur des points inaccessibles par leur éloignement.

Aragon

Donnons un bref tableau du front de Huesca au mois de novembre. Les tranchées sont maintenant correctement construites. Les mitrailleuses bien disposées placent sous leur rayon d'action tout le terrain à contrôler. Des abris sont établis pour se protéger contre les bombardements. Toutes mesures sont prises pour empêcher l'adversaire de réussir une offensive. Mais toute attaque de grande envergure de notre part, sur Huesca ou Saragosse, a été rendue presque impossible par le défaut de matériel. On n'a pas d'autres canons que les 75 ou les 155. La délivrance de places-fortes, comme les deux villes placées sous la domination fasciste, demande une artillerie lourde et une aviation moderne que les clauses de la «neutralité» ont interdit aux espagnols de se procurer. Ces derniers temps cependant, on a notablement avancé dans la Sierra d'Alcubierre et dans la direction de Belchite et Almudevar.

Le moral des troupes rebelles de l'Aragon rend impossible toute tentative de l'ennemi de se dégager de notre pression. On constate de nombreux cas de contacts des soldats rebelles avec nos miliciens. Les tranchées sont assez rapprochées et il arrive que, d'un commun accord, on décide d'arrêter le tir pendant une heure. Cet entracte est utilisé pour faire l'échange des journaux fascistes contre les nôtres. Des conversations avec les soldats rebelles apprennent, par exemple, que les soldats évitent